Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 49

Artikel: Vieil usage à rafraichir
Autor: Montaigne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215132

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et puis il y a les bonnes bouteilles.
Tout ça nous console à merveille.
Ya, ya, ya, oui vraiment,
On est bien chez les Baumérans.

Tant de discours — « les Suisses sont grands harangueurs » disait déjà Rousseau — tant de salamalecs, avec, par ci par là, des récriminations, comme celles des écrevisses de la Baumine, menacées de perdre leur agreste canal! C'en était trop, même pour celui qui dirigea les Conférences de la paix. Et l'on vit s'éloigner M. et Mme Wilson, tandis qu'on leur chantait les charmes de la Blanche-Maison.

Douterez-vous, maintenant, de la flatteuse visite qui fut le partage de Baulmes-Tranquille?

La revue locale *Baulmes-Tranquille*, dont les lignes ci-dessus sont extraites presque mot pour mot, sera jouée par la Société de l'Orchestre au commencement de février, à l'Hôtel de Ville de Baulmes. Le texte en a paru en une jolie plaquette, qu'on peut se procurer auprès de la Société de l'Orchestre en lui envoyant 1 fr. 10 en timbres-poste

ON RAPPET AO DÉVAI, FÉ A LA MOETTA

Ie s'appelâvè pè sobriquiet Pequa-bou, s'étâi zu mariâ avoué onna tota galèza petita fenna.

Cllia ziquie étâi ion de clliâo mimero à qoui ne faut pas rein feré quiet dein promettré, sein quiet l'ant dâi tapâie dé manaire po vo z'ein féré à sovenî. Tantou, le sé virant dâo crouyo côté, âo bin le vo faran la sepa à la potta; âo bin le vo tsertzéran dâi niéze dé ti lè carro, afin quiet toté lé rognasseri dâo diablo.

Onna senanna que noutron Pequa bou avâi manquâ mé quiet dé réson à sé dévai, sa fenna, on boquenet grindze tot paraî, ne fe pas seimbliant dé rin, mâ le ruminâvé oquié po lo rappelâ à l'ôdre.

Lo desando, quan l'è que lé z'âllâie âo martsi, le passé devant la boutequa d'on monsu Mack, io lâi a on moué d'affére à veindre. Ein guegnien tot cllia martchandi, le ve ion dé clliâo bet dé carton que sant ma fâi dâi iâdzo prâo galé, dâi ballé couleu, dâi boquiet dé fleu, dâi z'andzo et cein que ne manqué jamé, on vésset dé la Biblia. Ci carton que le guegnivè avâi assebin son vésset, io ie sé desaî :

Va avec la force que tu as.
JUGES, 6-14.

Ne lâi a pas falliu grantein po savâi cein que l'ein volliâvé fére.

L'atseta don ci bet dé carton, et la damuzalla à Monsu Mack que lo lâi a einvortolli dé papaî, ne sé peinsâvè à quiet ci vésset dé la Biblia dévessâ servi. Lo desando né, Pequa-bou qu'étâi zu féré sa partia dé cartè, s'è reintrâ on pou tâ. Véye ci l'écritô que sa fenna l'avâi peindu à la tîta dâo lli. Mâ n'a pas comprâi dâo premi cou; l'étâi quie dévant ci l'affère, que sé grattâvé la tîta ein faseint dâi gros ge, rion quemeint clliâo dâi lutzeran. Prâo sû que sa fenna ne droumessaî quié don ge ein sé demandeint cein qu'allâvé sé passâ.

Ne sé rein passâ dâo tot. Pequa-bou, quand l'a zu comprâi, l'a tot bounameint veri l'écritô dé l'âotro côté et cein lâi è arrevâ mé quié d'on coup, mîmameint que son bouibo lâi démanda on dzo porquié clli l'écritô l'étâi veri tantou d'on côté, tantou dé l'âotre. Ne pû pas deré cein que lâi a repondu.

J. A ST-JEAN.

POMMES DE TERRE D'ETAT

Berne est une ville intéressante, les Bernois en sont fiers et les Vaudois qui y ont séjourné n'en disconviennent pas.

Il y a bien la « Grande Cave », où Leurs Excellences enfermaient le vin et les récoltes venus des bords du Léman, mais tout cela est si lointain, si passé, que, sans rancune, en bons Vaudois, il est de bon goût d'aller au moins une fois à la Grande Cave boire 3 décis sans en être humilié pour cela.

Mais il y a surtout, à Berne, le Palais fédéral, masse imposante, qui brille par la quantité plus que par la qualité. Sorte de mystérieux Capitole dont l'Aar, dans sa course rapide, baigne les remparts inaccessibles, et par la grande porte duquel entrent nos conseillers tout de noir vêtus et d'où sortent par les escaliers de service, pour s'épandre dans l'Etat les arrêtés innombrables promulgués à l'intérieur.

Mais je m'arrête sur la pente fatale de la critique pour vous conter comment ma curiosité fut éveillée par la présence de deux parterres latéraux dans lesquels, en pleine ville, au pied du majestueux édifice, croissent des pommes de terre.

Est-ce par arrêté fédéral, est-ce une simple fantaisie due au jardinier chargé de veiller sur les fleurs qui ornent les cours du palais..., est-ce par quelques autres mystères? Je ne sais.

Elles ont fleuri là tout comme elles auraient fleuri ailleurs. Leurs petites fleurs bleues se sont épanouies, puis les rames ont séché et un beau matin je remarquais que la terre était foulée et les pommes de terre arrachées.

La récolte a-t-elle été bonne, la terre fédérale propice à la multiplication des tubercules? je l'ignore.

En vain, j'ai lu les feuilles officielles du lendemain et des jours suivants; pas trace d'un avis quelconque mettant en soumission ce fameux lot de pommes de terre d'Etat.

Et rien alors ne m'interdisait de faire des suppositions à ce sujet : j'imaginais que quelque conseiller, habitué à travailler la terre qu'il avait dû quitter pour remplir ses devoirs civiques, avait dûment loué ce coin pour le cultiver à son aise, et la nuit venue, échanger son cérémonial habit noir contre la blouse du paysan. Peut-être.

Pourquoi pas, après tout!

On ne porte pas en vain le poids d'un demi siècle de labeur. Et la terre attirera toujours ses enfants où qu'ils se trouvent et quelques fonctions qu'ils remplissent.

Et peut-être, à l'heure où j'écris ces lignes, ces pommes de terre, en robe de chambre, figurent-elles au menu de quelque festin intime auquel ce conseiller anonyme lèvera son verre à la terre féconde de la Patrie bien-aimée.

R. MOLLES.

Les amis rosses. — Au restaurant :

— Voyez donc avec quel air satisfait Edmond savoure ses huîtres. Paraît-il content de lui!

— Dites tout simplement... qu'il se gobe.

EMPRUNTS ET ECHANGES

II

Nos campagnards connaissent, ou, plutôt, connaissaient l'*abremé* et le *grietz*, qui ne sont que le *Gries* (gru, gruau) et l'*Habermehl* (farine d'avoine), les *quenèfles* (Knöpfli, boulettes de pâte rôtie); la *rube* (Rübe, carotte) est employé dans le Jura bernois pour carotte; le raisiné et la cougnarde y sont nommés *mouesse* (de Most, vin doux); à Neuchâtel et à Fribourg, le mot *caquelmausse* (Kachelmus), désignait la marmelade; les *Leckerli* ont donné les *écrelets* (mot employé par J.-J. Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse*; *cratz*, *schnaps* et *brantevin*, *kirsch* et *bitter*, *vermouth* et *bischof* sont connus; le *brant* est utilisé pour *branter* (soufrer) les tonneaux. La lie de vin est désignée dans le Jura bernois, la trouese, et le *brantevin de trouese* c'est tout simplement l'eau de vie de lies; la *bernouse* (Brennhaus), c'est la distillerie. Dans l'Ajoie, le *trintievin* (en alsacien : Trinksvi), c'est l'eau de vie de lies. Le commerce des vins — après Jean-Jacques Rousseau — appelle *légrefasse* (Lagerfass), les gros vases de cave. L'Ohmgeld (droit d'entrée sur les vins, de Canton à Canton), est devenu, dans nos campagnes, l'*onguelte*. Le *yasi* est, dans les laiteries, le liquide employé pour faire trancher le lait (allemand : jäsen). Beaucoup ont connu le *catseyame* (Katzenjammer, lamentation de chat, mal aux cheveux); *kotzer*, dans le Jura bernois s'emploie pour *vomir*.

Qui ne connaît dans nos campagnes, le bon, l'honnête, le chaud *broustou* (molleton) : c'est romanisé du mot allemand *Brusttuch* (mouchoir de poitrine). Chose curieuse, les Suisses allemands ont adopté le mot anglais *spencer* pour désigner le molleton. Le charretier dit *trouk* (zurück! arrière!), à ses chevaux. Fait curieux également, les charretiers welches et les charretiers de la Suisse allemande commandent à leurs chevaux avec les mêmes mots : *hott* (à droite), *yott* ou *hüscht* (à gauche); *trouk* (en arrière). La *peitschi* (Peitsche) est employé dans le Jura bernois pour désigner le fouet.

Heimatlose (sans patrie, sans nationalité), est bien connu dans toute la Suisse. Nous avons même une loi fédérale sur l'*heimatlosat* (1850); dans le même ordre d'idées, nos patois ont *bételer* ou *pételer* (Betteln : mendier), *vandeler* (Wandeln : voyager, rôder, vagabonder), *chemarotzer* (Schmarotzen : vivre en parasite, en pique-assiette). Les mots *landsturm* (lever en masse), *landwehr* (défense nationale), n'ont pas besoin d'être soulignés; le *poutz* est connu autant que le *spatz*. La *mitenandre* l'est moins : il a acheté la boutique avec toute la *mitenandre*; le colporteur a fichu le camp avec la *mitenandre*; le mot correspond aux expressions *avec tout le commerce*, avec *tout le bataclan*, avec *tout le fourbi*, auxquelles plus récemment s'est ajouté *tout le barnum*.

Lorsque j'étais jeune, il y a longtemps de cela, un tailleur, — c'était Jules Fouvy, de Bretonnière — nous amusait avec ses dictons et ses proverbes : mon habit se coût-il? mon grain se moud-il? — l'habit se coud, le grain se moud, et d'autres encore. A quatre heures de l'après-midi, il se levait et allait faire un tour. Je fais *firobe*, disait-il. Où est le tailleur? me demandait ma mère. Il fait *firobe*. Ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard que je devais comprendre que le mot, déformation du dialecte allemand *firobig* et de l'allemand *Feierabend* (cessation du travail) signifie tout simplement « faire les quatre heures », expression actuellement employée, à la campagne, comme « faire les neuf heures », pour désigner le petit repas de « pain et de fromage » (quand il y en a), qui coupe soit la matinée soit l'après-midi.

Ses meubles? — Dialogue féminin entendu dans une loge au Grand-Théâtre.

— Comment, vous la trouvez jolie, la petite voisine? Une blonde fadasse avec un grand nez, un grand front, une grande bouche!...

— Elle a la bouche un peu grande, c'est vrai, mais si gentiment meublée!

— Eh bien! qu'est-ce qui vous prouve qu'elle soit dans ses meubles?

VIEIL USAGE A RAFRAICHIR

Mon père avait cet ordre, que je sais louer, mais nullement ensuivre, c'est qu'outre le registre des négoces du ménage où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requièrent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnait à celui de ses gens qui lui servait à écrire, un papier journal à insérer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour, les mémoires de l'histoire de sa maison, très plaisante à voir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et très à propos pour nous ôter souvent de peine : « Quand fut entamée telle besogne, quand achevée; quels trains y ont

passé, combien arrêté ; nos voyages, nos absences, mariages, morts ; la réception des heureuses ou malencontreuses nouvelles ; changement des serviteurs principaux ; telles matières». Usage ancien, que je trouve bon à rafraîchir, chacun en sa chacunière ; et me trouve un sot d'y avoir failli. MONTAIGNE.

(Ecrit vers 1575).

Les compliments. — M. Piqueplat dînait l'autre soir chez des amis.

— Nous vous faisons bien mal dîner, lui dit sous forme de banalité la maîtresse de la maison.

— Ah ! madame, réplique avec grâce M. Piqueplat, il faut bien se contenter de ce qu'on a ; pendant le rationnement on aurait été encore bien content.

Cet âge est sans pitié. — On est au salon. Bébé s'approche d'une dame un peu mûre :

— Dis, madame, t'es jolie ; mais pourquoi que tu n'as pas toutes les dents de la même couleur ?

« LA CONDUITE DE GRENOBLE »

D'où vient l'expression ! « Faire la conduite de Grenoble ? »

Il y a une centaine d'années, pour être reçu compagnon, il fallait, outre le chef-d'œuvre, avoir fait son tour de France. Grenoble était une des principales villes de l'itinéraire.

Les départs étaient l'objet d'une fête ; les restants faisaient la conduite aux partants, le matin, au clairon du coq. Les compagnons prenaient le train 11 (les jambes) et comme diligence la « berline à deux souliers ».

La violette de patience (la neige) ayant disparu, un jour de printemps, les bons drilles de Grenoble faisaient la conduite à bon nombre de partants, quand une querelle s'éleva ; une mêlée s'engagea et, au lieu de la traditionnelle poignée de main échangée, ce fut la canne qui siffla.

Les bottiers, à Valence et à Lyon, racontèrent la conduite de Grenoble et, dans tout le compagnonnage, *conduite de Grenoble* devint synonyme de coups de bâton.

Parbleu ! — Une belle-mère, un peu souffrante, a fait venir le médecin. Après lui avoir tâté le pouls, le docteur lui fait ouvrir la bouche :

— Bien mauvaise langue ! murmure-t-il.

— Oh ! réplique le gendre, qui est présent, ça ne prouverait pas du tout qu'elle fût malade !...

On peut rentrer. — Une vieille avare sort d'un chalet de nécessité et tend cinq centimes à la préposée.

— Madame, c'est deux sous.

— Oh ! je suis restée si peu de temps !

— Madame, vous pouvez rentrer !

9 *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

LA FÉE AUX MIETTES

PAR

CHARLES NODIER

« Michel, me dit-il en me faisant asseoir en face « de lui et en prenant une de mes mains entre les « siennes, « mon cher Michel, le moment dont je « t'avais parlé est venu, sans que nous ayons reçu « de nouvelles de Robert. Il faut donc, mon fils, « que je parte, et que j'accomplisse le devoir d'un « bon associé, d'un bon frère et d'un honnête hom- « me, pour retrouver la trace de ton père, qui ne « peut m'échapper, et, s'il m'est impossible d'y « parvenir, — Dieu veuille nous épargner cette « douleur, — pour recueillir du moins quelques dé- « bris de la fortune qu'il devait te laisser. Cette ré- « solution était formée de loin, comme tu sais, et « mes mesures si bien prises, que l'arrivée inopi- « née de Robert en pouvait seule empêcher l'effet. « Voilà le sablier vide, et celui qui marque les an- « nées de ma vie s'épuise aussi. Je n'ai pas dû per- « dre de temps, mais j'ai voulu m'épargner autant « que possible la vue des larmes qui mouillent tes « joues, et qui tombent amèrement sur mon cœur « d'homme. Tu es assez fort aujourd'hui pour met- « tre de toi-même le courage d'un vieillard à l'abri « de cette épreuve. Essuie tes yeux, petit, et em- « brasse-moi avec la fermeté d'un noble garçon. Je « pars demain. »

A ces mots les sanglots m'étouffèrent, je n'eus pas la force de me lever pour me jeter dans les bras de mon oncle André, et je cachai ma tête entre ses genoux.

« Voilà qui est bien, dit-il d'une voix assurée, « Cela se dissipera comme un nuage, et gaiement, « j'espère, car le soleil est à l'horizon. J'aurais plus « de motifs que toi de m'inquiéter, si je te laissais « dans une position qui pût m'alarmer sur ton ave- « nir, mais tu as bien profité de tes études et de « ton apprentissage, je ne crois pas qu'il y ait un « homme, dans les cinq parties du monde, qui « puisse se passer plus allègrement de cette fiction « de la fortune, qu'on n'a inventée, crois-moi, que « pour les infirmes et les paresseux. Tu es grand, « bien fait, alerte, suffisamment informé des con- « naissances utiles, et par-dessus tout cela, comme « je l'ai désiré, un des bons ouvriers qui aient ja- « mais fait crier une scie et retentir un maillet « dans les chantiers de Granville. Toutes les incli- « nations que je te connais sont pour le travail et « la médiocrité, et je n'ai plus besoin de te rappe- « ler qu'une médiocrité aisée, qui est meilleure que « la richesse, ne manque jamais au travail. C'est « demain que tu entres à la journée chez ton char- « pentier, et c'est à compter de demain que chaque « jour te rapporte un salaire. Comme j'ai pourvu à « te conserver jusqu'à la Saint-Michel prochaine, « dans la maison où nous sommes, le domicile, la « nourriture et toutes les nécessités de la vie, sans « compter mes vieilles nippes et tout ce qui en dé- « pend, dont tu useras à ton plaisir, cette première « année de profits, que tu peux convertir en écono- « mies, suffira pour t'assurer, à chaque année qui « suivra, le modeste bien-être auquel tu es accou- « tumé, et dont tu n'as jamais désiré de sortir ; car « une année d'avance pour un ouvrier est un trésor « plus solide que ceux du grand Mogol. Et si je te « fais tant d'éloges de l'économie, que je n'ai ja- « mais beaucoup pratiquée par moi-même, ce n'est « pas que je la considère comme un moyen d'enri- « chissement, mais parce que je ne connais point « d'autre moyen d'indépendance. A cela près, c'est « la moindre des vertus réelles, et il n'y a pas de « libéralité bien placée, pourvu qu'elle le soit sans « calcul et sans ostentation, qui ne vaille mieux « qu'une économie. »

Ces paroles de mon oncle, dites en pareille circonstance, enlevaient un poids énorme de dessus mon cœur, J'étais maître de vingt louis que je venais de promettre à la Fée aux Miettes, dont elle avait si grand besoin. Mon oncle continua :

« Il me reste peu de chose à te dire, et je t'en « dispenserais, si la vieille naine de l'église, que « vous appelez, je crois, la Fée aux Miettes, n'était « venue m'apprendre, un instant avant que tu n'en- « trasses auprès de moi, qu'elle partait demain « pour sa petite ville de Greenock, où je ne sais « quels intérêts, peut-être imaginaires, réclament « la présence de cette pauvre femme, et pour me « demander en même temps si je t'autorisais à « disposer en sa faveur de tes petites épargnes, dont « tu es tout à fait le maître, et que tu ne peux « mieux employer de ta vie qu'à soulager une hon- « nête misère. Je suppose seulement, Michel, que « tu as compté sur ton travail pour les remplacer ? »

Sur un signe d'affirmation et de plaisir que je lui « fis alors : — « A merveille, reprit mon oncle, tu « vois que je sais prévenir tes confidences, et, pour « revenir à mon discours, je m'en serais volontiers « rapporté à la Fée aux Miettes de ces derniers « renseignements, parce que c'est une femme de « bon conseil, dans tout ce qui ne touche point à « quelques rêveries assez bizarres dont elle s'est in- « fatuée, mais que nous devons passer à son grand « âge ; et qu'elle a toujours été portée de si bonne « intention pour notre maison, que mon père n'hé- « sitait pas à lui attribuer le succès de ses meilleu- « res entreprises et l'agrandissement de son bien, « au point de la mettre à l'aise si elle l'avait voulu, « et si elle n'eût préféré obstinément son vagabon- « dage mystérieux à une existence plus solide. Les « bonnes dispositions que Dieu t'a données, et dont « il m'a permis de voir le germe éclore et se déve- « lopper sous mes yeux, me permettent d'ailleurs « d'abréger beaucoup ces instructions, et de les « rapporter seulement au nouvel état que tu vas « embrasser pendant mon absence.

« Quoique tu ne sois pas né pour lui, ne le mé- « prise jamais, et surtout ne le quitte jamais par « orgueil. Le parvenu qui dédaigne le métier qui « l'a nourri n'est guère moins méprisable que l'en- « fant dénaturé qui renie sa mère.

« Sois charpentier avec les charpentiers. Ne te « distingue d'eux par ton éducation qu'autant qu'il « le faut pour leur en communiquer lentement le « bienfait sans les humilier. Crois que ceux qui « t'écoutent avec une envie sincère de s'instruire « valent presque toujours mieux que toi, puisqu'ils « doivent à un instant naïf de ce qui est bien ce « que tu ne dois peut-être qu'au hasard de la nais- « sance et au caprice de la fortune.

« Ne fuis pas les plaisirs de tes camarades. Le « plaisir est de ton âge. Ne t'y livre pas aveuglé- « ment. Le plaisir auquel on s'est livré sans défense « et sans retour devient le plus inexorable des en- « nemis.

« Si ton cœur s'ouvre à l'amour des femmes avant « de me revoir, n'oublie pas, de quelque charme « qu'elle soit revêtue, que toute femme qui dé- « tourne un homme du soin de son devoir et de « son honneur est moins digne d'amour que la « naine de l'église. L'amour est le plus grand des « biens, mais il n'est jamais vraiment heureux tant « qu'il ne satisfait pas la conscience.

« Souviens-toi, de plus, qu'un homme de ton âge « qui a par devers lui une année d'existeuce assu- « rée, le goût du travail et de la simplicité, un tem- « pérament robuste, une santé à l'épreuve et un « bon métier, est cent fois plus riche que le roi, « quand il joint à tout cela douze francs vaillant « dans sa poche ; six francs pour satisfaire aux be- « soins de son imagination, six francs pour adou- « cir le sort d'un pauvre ou pour soulager les an- « goisses d'un malade.

« Enfin, si les principes de religion que je t'ai in- « culqués soigneusement depuis le berceau s'effa- « çaient de ton esprit, ce qui n'est que trop à crain- « dre par le temps qui court, retiens-en au moins « deux pour l'amour de moi, parce qu'ils peuvent « tenir lieu de tous les autres ; le premier, c'est « qu'il faut aimer Dieu, même quand il est sévère ; « le second, c'est qu'il faut se rendre utile aux « hommes autant qu'on le peut, même quand ils « sont méchants. »

Après cela, il me quitta en me serrant la main.

Quand je fus de retour dans ma chambre, j'envoyai mes vingt louis à la Fée aux Miettes.

Le lendemain, sans m'en prévenir, mon oncle partit de bonne heure en me laissant tout ce qui m'était nécessaire pour un an. La Fée aux Miettes, qui n'avait pris que le temps de manifester son contentement devant mon commissionnaire, par une de ces explosions famillières de joie fantasque et capricieuse, était partie dès la veille.

(*A suivre*)

Théâtre. — Demain soir, dimanche, à 8 h. précises, *Le Destin est maître*, de Paul Hervieu, qui a été donné avec un grand succès jeudi, et une autre nouveauté pour Lausanne : *J'ose pas !* vaudeville en trois actes, de Georges Beer et Verneuil.

Kursaal. — S'il est une opérette qui ne cesse d'attirer la foule, c'est bien les *Cloches de Corneville*, dont la musique est le chef-d'œuvre de Robert Planquette. Elle sera donnée ce soir à 8 h. 30, dimanche en matinée à 2 h. 30 et en soirée, enfin lundi et mardi à 8 h. 30.

Royal biograph. — Le bon cinématographe de la place Pépinet donne depuis hier *Jeanne d'Arc*, une des plus intéressantes reconstitutions historiques qu'on ait tentées. Il faut voir cela.

Abonnements nouveaux

Les abonnés nouveaux pour l'année 1920 recevront gratuitement le journal jusqu'à la fin de l'année courante.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 20 POUDRES Fr. 1.30 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.